

Highway bookpatrol

Daniel Canty, *Les États-Unis du vent*, La Peuplade, 2013, 288 p.

Valérie Lefebvre-Faucher

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre-Faucher, V. (2014). Compte rendu de [Highway bookpatrol / Daniel Canty, *Les États-Unis du vent*, La Peuplade, 2013, 288 p.] *Liberté*, (305), 50–50.

Highway bookpatrol

La recherche des vents de Daniel Canty nous ouvre au champ des possibles.

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

DANS les propositions de Daniel Canty, il faut s'attendre à voir surgir la littérature ailleurs, en dehors des pages des livres, comme reposant sur des structures éditoriales poétiques en elles-mêmes. À travers ces formes multimédias et indisciplinées, chaque fois différentes, l'auteur semble prendre la littérature et la publication comme des aventures hors pistes. Ainsi, je n'ai pas hésité une seconde à accepter le pacte des *États-Unis du vent*,

qui se présente comme un carnet de voyage poético-scientifique, les notes d'accompagnement d'un projet artistique collectif. Le livre s'avoue déjà plus petit que l'œuvre; il n'en est que l'une des portes, ouvrant sur un labyrinthe de créations. Après la migration des monarques (voir vectormonarca.com), Canty et son équipe poursuivent cette fois les vents sur les routes états-uniennes, dans un camion surnommé Blue Rider, et changeant chaque jour de direction selon le souffle qu'il fait. Canty note; les vents traversent le livre en fantômes fous. Si insaisissables qu'on en est d'abord déçu. Aussi, on peut poursuivre la lecture ici : venturyodyssey.com, pour les trouver sur des cartes, des photos, des vidéos... et dans les œuvres des autres participants au projet.

La quête peut d'abord sembler futile. À l'opposé des papillons menacés, on ne voit pas trop quelle fable écologique justifie de traquer les vents puissants, qui font tourner les explorateurs en rond et qui s'obstinent à renaître, aux mêmes endroits, malgré le temps et l'action humaine. Non, cet équipage ne cherche pas les vents pour les préserver, mais peut-être plutôt comme on pellette les nuages, pour changer de repères, de route, aimer le monde selon son propre mode d'emploi.

Choisir les vents fous n'entraîne pas le rejet de la civilisation. Ici, tout est citation;

le style remplace l'ardeur, même l'action. L'auteur avoue son fantasme d'une grammaire de vie, d'un manuel typographique des attitudes, et son amour des codes menace parfois son projet de dérive. Je lis ce livre comme un protocole de pensée, jolie abolition des frontières entre science et poésie. Canty ne fait pas tant une

théorie du vent qu'une cartographie de réflexions sur ce que contient le vide, ce qui occupe l'espace imperceptible entre nous (ces phlogiston « et autres ectoplasmes »).

Tout ce que les vents contactent devient objet d'étude : d'abord les villes, les chemins de fer, les bâtiments et autres structures qui lient physiquement les gens entre eux; puis les récits en partage, l'histoire, et tout ce qui fait une culture commune, comme le sport ou les

dont il ne resterait plus que des ruines et des livres. L'Amérique imaginaire qu'explore Canty est en effet structurée par une sorte de puissant urbanisme littéraire. Le hasard se frappe toujours aux murs des grands auteurs et le voyageur s'amuse de se placer dans leurs traces mythiques. C'est en héritier qu'il s'y promène et cueille les images plutôt qu'il les fabrique, tant les lieux sont déjà chargés de symboles. « Je ne m'explique pas tout ce qui me passe par la tête. Je me contente de reconnaître des images. » Tout dans cette cueillette de sens semble harmonieux. Il y a identification et reconnaissance. (Et pourquoi l'impression d'écouter Proust chantant Bruce Springsteen est-elle familière?)

Cette posture aristocratique de l'écrivain évoque une virile et puissante généalogie littéraire. Canty promène, il est vrai, un regard bienveillant sur les souffrances des autres, remarquant au passage toutes les injustices, les disparités de classes, le racisme. Mais la hauteur de son point de vue et sa mobilité lui épargnent toute confrontation. Il étudie la société de consommation, l'échec capitaliste, le spectacle continu, comme un cinéaste triste, mais privilégié, préservé. Malgré la grande lucidité du regard et la finesse de l'expression, la posture politique reste à mes yeux celle du pied-tendre, dandy, peut-être, mais (fils de) conquérant, ce qui agace la lectrice bâtarde et affaiblit le potentiel critique de l'essai.

Heureusement la patrouille littéraire regarde ailleurs. Comme il s'agit de réfléchir en écrivant, le plus beau arrive par les failles. Le récit perd le nord par moment. C'est souvent dans sa dimension intime qu'il trouve une profondeur politique et une vision originale.angoisses et découvertes passent par le corps de Canty, le café fait battre ses paupières et friser ses cheveux, la fatigue le fait glisser par moments vers la fiction. Les notes du voyageur prêtent vie aux éléments, avec une curieuse sensualité minérale; surtout, elles révèlent l'attachement au monde, la fragilité.

Les États-Unis du vent invitent finalement à une désobéissance générale, universelle. Il faudrait « s'inventer ses propres méthodes de rejoindre le vent ». Tous et toutes. L'effet sur moi est manifeste; je lis dehors et le récit me donne envie d'en commencer d'autres. Plus tard, je m'y absorbe au point de me perdre dans le métro; l'étourderie fait partie de sa prescription. L'invitation à la fuite gagne sur l'invocation des ancêtres glorieux et sur mon agacement. C'est ce qu'un essai de création peut faire à la pensée, en dehors des démonstrations, quand la pratique ébranle plus encore que le propos. **L**

DANIEL CANTY

Les États-Unis du vent

La Peuplade, 2014, 288 p.



L'artiste avait pris trop de libertés avec son sujet.

hamburgers. Le véritable objet d'amour, ou de quête, de ce livre n'est pas un phénomène météorologique. Ce serait plutôt quelque chose comme l'âme américaine.

Les États-Unis, ce champ de bataille du progrès, se révèlent saturés de sens, mais dévastés par la fin d'une ère. Une civilisation